

LUC BOLTANSKI
ARNAUD ESQUERRE
JEANNE LAZARUS

Comment
s'invente
la sociologie

Parcours, expériences
et pratiques croisés

Flammarion

Comment s'invente la sociologie

Luc Boltanski
Arnaud Esquerre
Jeanne Lazarus

Comment s'invente la sociologie

Parcours, expériences et pratiques croisés

Flammarion

ISBN : 978-2-0804-2538-6
© Éditions Flammarion, Paris, 2024

Avant-propos

Les sociologues qui s'entretiennent ici ont une histoire de vie en partie commune, occupent ou ont occupé des postes assez similaires dans des institutions de recherche parisiennes et même, si l'on veut, appartiennent plus ou moins à la même « école », si ce n'est à la même bande. Tous trois chercheurs, ils ont travaillé sur des objets différents mais en mettant en œuvre des approches plus ou moins similaires ou au moins compatibles. Leur différence la plus souvent mise en avant dans leurs échanges est la différence de génération : l'un est entré dans la profession dans la seconde moitié des années 1960 tandis que les deux autres ont été les étudiants du premier à la fin des années 1990 et au début des années 2000.

La période que, en parlant de leur expérience, parcourent les auteurs de ce livre est donc assez longue puisqu'elle commence au milieu des années 1960 et s'étend jusqu'à nos jours, en 2023. Cette période a été, en France et dans le monde, traversée par de nombreux événements et par des crises politiques dont les conséquences ont eu des répercussions sur la façon dont la sociologie a été pratiquée, sur les thèmes auxquels elle s'est consacrée et sur les débats qui l'ont animée. Comment pourrait-il en être autrement ? Toutes les disciplines universitaires, qu'elles relèvent des humanités ou des sciences de la nature, sont tributaires du contexte politique dans lequel

elles sont mises en œuvre. Mais cela vaut particulièrement pour la sociologie qui a pour objet la description et l'analyse de ce qui se passe dans la société même où les recherches sont menées, et cela pour au moins deux raisons. La première est que l'actualité politique contribue largement à sélectionner les problèmes sociaux qui, à un certain moment, occupent les débats publics, et sur lesquels des sociologues sont particulièrement sollicités, tantôt au titre d'experts, tantôt en tant que producteurs d'analyses critiques. La seconde est que les travaux des sociologues, parce qu'ils portent fréquemment sur des sujets d'actualité et/ou permettent d'interpréter les décisions de responsables pour les critiquer ou les justifier, peuvent être souvent politisés.

Ce rapport à la politique tend parfois à prendre une place prépondérante et à détourner l'attention du public de la manière dont les sociologues travaillent. Or, c'est précisément ce sur quoi porte ce livre. Celui-ci n'a pas pour objet d'éclairer le lecteur sur l'état actuel de la société. À aucun moment nous ne nous interrogeons sur les grands problèmes de notre temps, ni ne nous abandonnons au plaisir risqué de présager ce qu'il en sera du futur de notre société. De même, si aucun d'entre nous n'est indifférent au destin du monde, nos échanges n'évoquent pas des catastrophes que la sociologie pourrait peut-être contribuer à éloigner. Nous essayons dans ce livre de comprendre et d'exposer comment fonctionne une discipline et la façon dont, dans le cours de la recherche, se nouent, différemment pour chacun, des intérêts qui dérivent d'une équation personnelle et le respect de règles et de contraintes disciplinaires. Alors, nous direz-vous, si ce livre écrit par des sociologues ne parle pas vraiment de ce qui se passe dans la société, qui est pourtant l'objet de la sociologie, mais de ce qui se passe dans la sociologie, sans doute faut-il nous préparer à absorber quelques centaines de pages d'épistémologie. Le discours de l'épistémologie ne consiste-t-il pas à enseigner les règles et les procédures à suivre pour accéder à des connaissances, mais en mettant en quelque sorte entre parenthèses la

Avant-propos

nature de ce que l'on cherche à connaître ? Rassurez-vous, ce n'est pas de ça non plus qu'il s'agit ici, ou plutôt pas exactement comme on pourrait s'y attendre.

Nous nous efforçons de nous remémorer ensemble, en en discutant, c'est-à-dire de façon réflexive, les chemins que, les uns et les autres, nous avons empruntés pour exercer notre métier de chercheur et élaborer des connaissances. Ces dernières n'existeront en tant que telles qu'à la suite d'épreuves au cours desquelles elles se trouveront confrontées à différentes formes de jugements. Au premier chef celui de nos collègues, mais aussi celui des instances qui ont rendu la recherche possible ou, moins fréquemment, celui d'un public lorsqu'une information diffusée à propos de certaines recherches leur ont conféré une plus large audience. On peut donc bien parler d'épistémologie mais à condition de placer sous ce terme non des exigences quasi juridiques censées régler les procédures scientifiques presque indépendamment du contexte dans lequel elles sont menées, mais les multiples opérations qui ponctuent la pratique de la recherche. Nombre d'entre elles engagent non seulement la détermination de stratégies intellectuelles, mais aussi une pluralité de décisions visant à rendre réalisable la stratégie adoptée, et cela souvent en en modifiant l'orientation. Pour mettre l'accent sur ce lien entre la connaissance et la pratique de la recherche, on pourrait parler d'une épistémologie au sens pragmatique. Cette forme d'épistémologie a été largement développée, notamment en France par Bruno Latour et ses collaborateurs, et elle est maintenant admise dans au moins certaines sciences de la nature, comme l'ont montré les travaux précurseurs d'Isabelle Stengers¹. Mais il lui est, semble-t-il, plus difficile de s'inscrire dans l'espace des sciences sociales comme si ces dernières, pour se défendre face aux accusations mettant en cause leur scientificité, restaient particulièrement attachées à des modèles qui ne

1. Voir l'ouvrage d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Paris, Gallimard, 1979.

reconnaissent comme réellement scientifique que l'établissement de régularités reposant sur des déterminismes.

Un livre pourquoi, un livre pour qui ?

Nous avons souhaité, en écrivant ce livre, stimuler le désir que des étudiants peuvent avoir de se tourner vers les sciences sociales et, particulièrement, vers la recherche en sociologie en donnant de cette discipline une image moins austère que ne l'est celle qui lui est souvent attachée. À la différence de l'anthropologie qui, surtout dans ses formes classiques, évoque le lointain, l'exotisme, les voyages (que l'un des plus grands anthropologues de la seconde moitié du XX^e siècle – Claude Lévi-Strauss – disait pourtant « haïr »), ou de l'histoire, qui interroge des archives pour y déchiffrer les traces de mondes disparus, la sociologie travaille sur un objet qui, étant sous la main, semble s'offrir à l'expérience de tous alors que c'est précisément cette apparente accessibilité qui constitue le principal obstacle qu'elle doit surmonter. Son travail, comparable en cela à celui des arts de la représentation, et particulièrement de la peinture, consiste par là à se soustraire aux effets de cela va de soi que suscite le paysage social, pour le faire voir autrement ou, en faisant varier les points de vue, pour faire voir qu'on peut le voir de différentes façons, également valables, un peu à la manière dont il a pu être dit que les peintres impressionnistes faisaient redécouvrir le spectacle de la mer à des riverains qui depuis leur enfance l'avaient sous les yeux.

La façon dont nous avons procédé pour faire ressentir cet effet de découverte a été de mettre au premier plan une dimension de l'activité, qui se trouve souvent effacée dans les publications scientifiques, soumises à des contraintes d'impersonnalité, qui n'est autre que celle du plaisir, du jeu, de l'excitation (ce que les Anglo-Saxons, et maintenant un peu tout le monde, appellent le *fun*) qui s'empare des chercheurs dans certains moments de la recherche. Et cela particulièrement lorsque, après des jours voire des mois de tâtonnements

Avant-propos

infructueux, des données jusque-là soit banales et muettes soit apparemment chaotiques s'ordonnent selon une modalité imprévue qui exige pour se rendre saisissable que soient forgés les concepts et les modèles qui lui correspondent, comme lorsque le déplacement d'un modeste pion vient reconfigurer à votre avantage ou pour votre perte une partie d'échecs.

Toutefois, ce livre n'a pas seulement été conçu pour familiariser des étudiants avec la sociologie. Nous avons voulu aussi en l'écrivant offrir à un public plus large une illustration de la façon dont se pratique réellement la recherche en sociologie et des problèmes qu'elle rencontre, loin de l'image publique la plus fréquente de cette discipline.

En effet, quand des sociologues sont réunis, par exemple au cours d'une émission de radio ou de télévision, ils ont généralement été choisis de façon à ce que la mise en scène de leurs différences, voire de leurs antagonismes, puisse susciter l'expression de positions tranchées et des répliques bien envoyées, stimulées par des questions portant généralement sur l'un ou l'autre des problèmes de société qui, donnant lieu à des conflits politiques, viennent s'inscrire dans l'actualité. Dans d'autres occasions, moins fréquentes, destinées surtout à un public qui s'intéresse à ce qui se passe dans le champ des sciences sociales, le débat pourra s'organiser autour d'oppositions entre écoles de pensée : des sociologues seront choisis en tant que représentants de visions différentes de ce que doit être la société, et des risques auxquels elle est confrontée, qui, étant adossées à des systèmes théoriques, à des histoires et parfois à des morales différentes, pourront également susciter des tensions en affinité avec celles qui, à un moment donné, structurent les prises de position politique. Cela en laissant souvent de côté les opérations et les décisions, souvent coûteuses, sur lesquelles repose la formation de connaissances. C'est sur ces dernières que nous avons voulu au contraire mettre l'accent.

Le livre s'écarte encore d'un autre modèle, également bien rodé dans le monde académique, mais souvent un peu guidé,

Comment s'invente la sociologie

qui est celui de l'entretien-histoire de vie au cours duquel de jeunes chercheurs, qui incarnent l'avenir d'une discipline, s'attachent à recueillir l'expérience et les souvenirs d'un vieux maître, supposés dignes d'être transmis à la postérité, avant qu'il ne disparaisse. Notre livre s'est efforcé de se tenir à distance aussi de ce modèle hiérarchique et mémoriel.

Pour parvenir à une version écrite de ces dialogues, nous avons procédé de la façon suivante : nous avons élaboré une liste de points qui nous semblaient particulièrement importants. Le travail sur chacun de ces points qui, pour nombre d'entre eux, sont devenus des chapitres, a été mené semaine après semaine à Paris, d'octobre 2021 à février 2023 : chaque séance de travail était consacrée à un thème. Nous préparions séparément les séances avant une discussion commune d'une durée d'environ trois heures qui était enregistrée. Les enregistrements, une fois décryptés, ont été retravaillés d'abord par chacun séparément, puis au cours d'une relecture collective. Cette procédure a permis au travail d'évoluer et de se déplacer par rapport au projet initial, les très nombreuses discussions qui en ont ponctué l'élaboration ayant régulièrement fait surgir de nouveaux problèmes – devenus parfois de nouveaux chapitres – et des solutions auxquelles nous n'avions pas préalablement pensé. Le plus difficile a donc été de décider que la tâche était (provisoirement ?) terminée.

Nous avons divisé le livre en trois parties et quinze chapitres, qui suivent une logique d'ensemble mais peuvent aussi être lus séparément. Nous nous sommes attachés, dans une première partie, « L'atelier des sociologues », à retracer nos parcours individuels au sein de la sociologie, à exposer brièvement nos travaux passés et à expliquer les dispositifs qui structurent la discipline : la vie dans les laboratoires, l'importance de la publication dans des revues, l'animation et la participation à des séminaires, la manière dont nous travaillons les uns avec les autres et transmettons nos connaissances d'une génération à l'autre.

Avant-propos

Nous avons raconté, dans une deuxième partie, « L'appareil sociologique », comment nous avons réalisé nos travaux de sociologues, c'est-à-dire comment nous enquêtons, comment nous écrivons, comment nous élaborons des concepts et des modélisations, comment nous procédons à des comparaisons, quels rapports nous entretenons avec les autres disciplines, notamment l'histoire, l'anthropologie, le droit, l'économie et la philosophie, comment nous nous sommes confrontés au problème du cas, de la série, de la régularité et de la norme.

Enfin, dans une troisième partie, « La sociologie dans la société », nous proposons une réflexion sur les contraintes dans lesquelles est prise la sociologie : la recherche avance entre des dynamiques internes à la discipline et des commandes extérieures qui lui sont adressées. Plus qu'aucune autre discipline scientifique, la sociologie est plongée dans l'actualité, et plus particulièrement l'actualité politique. Elle doit à la fois traiter de problèmes sociaux et répondre à des questions sociologiques. Être sociologue conduit nécessairement à se poser la question du rapport de sa discipline avec la politique, et de son utilité.

Comment s'invente la sociologie est, enfin, une sorte de mémoire écrit pour défendre la sociologie, dont nous considérons souvent qu'elle est injustement décriée. Nous y exprimons notre attachement à notre discipline et aux possibilités infinies d'invention qu'elle offre, car elle est nécessaire à la compréhension du monde, dans ses dimensions les plus collectives comme les plus individuelles.

I

L'ATELIER DES SOCIOLOGUES

Au début de ce livre, ses trois auteurs se présentent aux lecteurs. Ils déclinent leur identité professionnelle, indiquent les institutions dans lesquelles ils ont œuvré et résument certains des travaux qu'ils ont publiés. Non pour se prévaloir d'une autorité de surplomb mais plutôt pour préciser d'où ils parlent : depuis quelle ou quelles école(s), quels maîtres, quels lieux, quelle époque, etc. Car d'autres, à partir d'autres expériences, auraient pu tenir un autre discours sur la sociologie. Ils entendent ainsi mettre l'accent sur le rôle joué par les cadres de l'expérience sur la façon dont s'invente la sociologie. À la différence de l'essayisme ou de la littérature, la sociologie, comme c'est le cas de la plupart des activités universitaires tournées vers les sciences et dont les énoncés ont un horizon universaliste, se pratique mal dans la solitude, c'est-à-dire sans le soutien d'institutions et de personnes qui disposent de ressources nécessaires pour mener à bien un projet et contribuent à faire qu'une connaissance soit reconnue comme telle. Elles détiennent par conséquent un double pouvoir : celui de rendre possible et celui de faire que ce qui a été rendu possible soit reconnu comme valable. Le terme de discipline désigne assez bien ces dispositifs collectifs qui sont, indissociablement, des soutiens à la création, des facteurs de concurrence et des instruments de contrôle voire de contrainte. Parmi ces dispositifs, les dialogues contenus dans cette première partie évoquent les plus familiers, ceux qui composent l'atelier du sociologue, parce qu'ils jouent un rôle presque quotidien dans le cours des recherches. C'est le cas des laboratoires où elles s'effectuent ; des séminaires où elles sont discutées ; et enfin des revues qui les mettent, une fois achevées, à la disposition d'une communauté plus large au

Comment s'invente la sociologie

sein de laquelle, si un intérêt leur est reconnu, leur vie a des chances de se poursuivre en suscitant de nouveaux débats.

Chapitre premier

Parcours

Arnaud Esquerre : Nous commencerons nos dialogues en évoquant nos parcours et nos carrières de sociologue. Luc, comment es-tu devenu sociologue ?

Luc Boltanski : À l'époque où j'ai débuté, dans la seconde moitié des années 1960, nous étions très peu nombreux et, l'intérêt pour la sociologie dans les cercles de pouvoir intellectuel ou politique se développant rapidement, il n'était pas très difficile de trouver un poste dans l'une ou l'autre des organisations qui se créaient alors. Il arrivait même que des postes soient créés dans des universités et qu'il soit difficile de trouver un jeune diplômé compétent pour l'occuper. À la fin des années 1960, la sociologie offrait l'opportunité d'exercer une profession intellectuelle y compris à des gens qui, comme c'était mon cas, n'avaient fait ni grande école ni même classe préparatoire mais qui avaient obtenu un diplôme d'études supérieures dans un cadre universitaire. Un collègue sociologue, Jean-Louis Fabiani, dans son livre *La Sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*¹, me décrit comme un autodidacte que Bourdieu aimait bien malgré tout ; il n'a pas tort.

1. Jean-Louis Fabiani, *La Sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.

Comment s'invente la sociologie

Jeanne Lazarus : Tu considères ton parcours comme celui d'un autodidacte ?

L. B. : Tout le monde était autodidacte en sociologie, car la formation spécifique venait d'apparaître. Tous ceux qui enseignaient la sociologie étaient des autodidactes.

Simple licencié de sociologie lorsque j'ai occupé un poste de chef de travaux à l'École pratique des hautes études (EPHE), j'ai plus tard soutenu une thèse de troisième cycle puis plus tard encore une thèse d'État, sans n'avoir jamais été candidat à un concours. Comme me le faisait remarquer il y a quelque temps un collègue de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) : « C'était une époque incroyable où des gens comme toi et ton frère qui n'avaient aucun diplôme pouvaient malgré tout arriver à quelque chose ! » Il faisait référence à mon frère Christian qui, bien qu'il ait quitté l'école dans l'adolescence, était devenu l'un des artistes contemporains les plus connus dans le monde, et, incidemment, professeur à l'École des beaux-arts de Paris dont il n'avait pas suivi l'enseignement, ni d'ailleurs aucun autre.

Pour ce qui est de moi, j'avais donc réussi à occuper une position universitaire à l'EHESS, ce qui était et demeure assez recherché, et à remplir à peu près mon rôle en faisant des recherches, en écrivant des livres et en formant des étudiants, en me plaçant dans une discipline qui était en progression et dans une période de succès dont j'ai profité.

J. L. : Ce parcours te semble impossible aujourd'hui ?

L. B. : Pour décrire le parcours professionnel d'une personne, il faut tenir compte au moins de deux déplacements. D'un côté des déplacements de cette personne dans un certain espace professionnel ; de l'autre, des déplacements, approximativement au cours de la même période, de cet espace professionnel lui-même par référence à d'autres espaces qui le comprennent ou dont il peut être rapproché. On ne peut pas suivre le parcours de quelqu'un qui a fait ses débuts dans une

Parcours

activité professionnelle de sociologue dans la seconde moitié des années 1960 sans s'interroger sur l'évolution de la sociologie, en tant que profession et que milieu professionnel, durant la même période.

Or, dans le monde des sciences sociales dans les années 1970, il était assez rare d'identifier des parcours ressemblant vraiment à des « carrières » parce que le futur de ces disciplines n'était pas encore suffisamment stabilisé. On aurait pu parler de trajectoires, un concept sociologique qui, créé précisément durant cette période, était promis à un grand succès.

Le fait d'être à Paris, dans un milieu plutôt intellectuel à l'époque où cette nouvelle discipline – la sociologie – recrutait, a été une chance pour moi. J'ai fait de mauvaises études, à la différence, par exemple, non seulement de mon père – qui devait tout aux concours – mais aussi de mon frère aîné, Jean-Élie, que le fait de ne pas avoir été à l'école pendant son adolescence à cause de l'Occupation n'avait pas empêché d'être bachelier à 15 ans, puis agrégé d'anglais quelques années plus tard après un passage par un diplôme de philo. Peut-être par défaut des qualités nécessaires comme l'attention ou la discipline, mais je dirai, pour me justifier, pour des raisons que l'on peut dire pathologiques, à la fois sur le plan familial, et sur le plan personnel car j'avais une surdité, qui n'a été décelée qu'à 15 ans, et opérée à 25 ans. Je suis donc allé à la Sorbonne où on ne me demandait pas grand-chose. J'aimais beaucoup la cour de la Sorbonne et je continue de fréquenter la bibliothèque, avec nostalgie. J'ai été pris par la politique, car il y avait la guerre d'Algérie. Mon frère Jean-Élie avait fait une grande partie de son service en Algérie. J'étais sursitaire mais c'était impossible d'être indifférent. Ensuite, j'ai eu la chance d'être réformé pour cause de surdité, par des médecins militaires qui disaient : « Celui-là c'est un infirme, on va en faire un artilleur ! » Et c'est surtout par le biais de la politique que j'ai rencontré d'autres étudiants. Je ne savais pas ce que j'allais faire. Je pensais à des études d'histoire ou à tenir une

librairie, car je connaissais des libraires du Quartier latin qui étaient aussi écrivains, comme Marcel Béalu. Et puis je me suis inscrit en sociologie parce que j'avais des copains militants qui se tournaient vers cette discipline.

J. L. : À quel moment as-tu rencontré Bourdieu ?

L. B. : J'allais aux cours sans rien entendre. Dans l'amphi toujours plein où Raymond Aron, qui était un grand orateur, faisait cours, c'était difficile de trouver une place avec une acoustique convenable. Puis Bourdieu, qui était jusque-là en poste à Alger, a été nommé à la Sorbonne comme assistant d'Aron, il donnait ses cours dans une petite salle ; je m'asseyais devant et cela me permettait de le comprendre. Mon frère Jean-Élie et lui s'étaient connus à Alger, pendant leur service militaire, durant la période où ils étaient affectés l'un et l'autre dans les services du Gouvernement général. Ils avaient beaucoup sympathisé et quand Bourdieu est arrivé à Paris, ils se sont revus. Mon frère m'a présenté Bourdieu, qui était jeune, ouvert et sympathique. Nous sommes allés dîner dans un petit restaurant grec du Quartier latin, je m'en souviens bien, j'étais intimidé. Ensuite, Bourdieu m'a un peu pris sous sa tutelle et cela a été ma vraie initiation à la sociologie. Bourdieu parlait beaucoup de son travail de terrain en Kabylie et cela m'a donné envie de faire de l'anthropologie. Mais c'est un projet auquel j'ai dû renoncer car j'ai eu un enfant à 22 ans, et ce n'était pas le moment de partir au loin. J'aurais aimé avoir une véritable expérience ethnographique. Pour gagner des sous, je suis devenu vacataire, pendant quelques mois, dans un centre de recherche qui dépendait, je crois, du ministère du Travail et qui s'appelait l'Institut des sciences sociales du travail. Mon travail consistait à dépouiller des bulletins syndicaux et je passais – par exemple – des journées enfermés dans les archives de la CFTC à dépouiller, copier, etc., mais je ne savais pas bien pourquoi. Je devais m'inscrire en thèse de troisième cycle, et je voulais le faire sous la direction de Roland Barthes, parce

que j'étais un grand admirateur de ses *Mythologies*¹ et que je voulais travailler sur les médias dans cet esprit.

A. E. : Est-ce que tu suivais le séminaire de Roland Barthes ?

L. B. : Oui, je suis allé au séminaire de Roland Barthes, alors que j'étais encore étudiant. Nous étions peu nombreux, peut-être une quinzaine de personnes, quelques étudiants, quelques chercheurs, surtout des intellectuels qui étaient aussi ses amis. L'année où je suivais son séminaire, Barthes présentait son travail sur le Code de la route et son travail sur la mode. C'était le Barthes sémiologue, fasciné par la « scientificité », comme il l'a lui-même décrit². Il n'avait pas de bureau, mais à l'époque à peu près personne à l'EPHE n'en avait et les rendez-vous de travail se déroulaient à la brasserie Balzar, dont le surnom était « la brasserie des profs ». C'était un homme absolument adorable, attentif, totalement dénué d'arrogance professorale. J'avais très envie de travailler avec lui. Mais finalement, je me suis inscrit sous la direction de Raymond Aron qui venait de créer le Centre de sociologie européenne (CSE), dont le secrétaire général était Bourdieu, qui en était aussi, de fait, le directeur scientifique.

A. E. : Pourquoi ce choix ?

L. B. : Bourdieu mettait en place l'équipe de chercheurs et de thésards qui allaient entreprendre l'enquête sur la photographie dont les résultats sont présentés dans *Un art moyen*³, et il m'a proposé de travailler dans ce cadre sur la photo de presse. Le CSE disposait aussi d'un peu de moyens et il pouvait également m'employer comme vacataire dans ce nouveau

1. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

2. Roland Barthes, *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 11.

3. Pierre Bourdieu, Luc Boltanski et Jean-Claude Chamboredon, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éditions de Minuit, 1965.

centre, ce dont j'avais besoin pour vivre. Puis un peu plus tard, Bourdieu et Aron obtinrent pour moi un poste de chef de travaux à l'EPHE. À côté du travail sur la photo, j'ai fait avec Jean-Claude Chamboredon, qui était un peu plus âgé que moi et normalien, et qui jouait donc le rôle de grand frère, protecteur mais un peu persécuteur, une enquête sur une banque de crédit immobilier. Cela a duré quelques mois. Puis mon job a consisté à retravailler une enquête statistique sur le caractère national suisse, enquête qui avait été réalisée sous la direction de l'anthropologue Isac Chiva, mais dont il n'avait plus le temps de poursuivre le dépouillement. Cela m'a permis d'écrire mon premier livre, *Le Bonheur suisse*¹, et cela m'a surtout donné la chance de connaître Isac Chiva. Rescapé de la Shoah en Roumanie, arrivé à Paris à la fin des années 1940 en même temps que Serge Moscovici et que le poète Paul Celan, il a été, auprès de Lévi-Strauss, l'un des créateurs du Laboratoire d'anthropologie sociale. Peu à peu, j'intégrais une famille.

J. L. : Cet aspect familial, c'est très important pour toi.

L. B. : La recherche, c'est un peu comme le cinéma ou le théâtre, c'est un travail d'équipe, de bande. L'essentiel, c'est d'intégrer une famille, une famille cinématographique, une famille théâtrale, un clan sociologique, dans lequel on peut compter les uns sur les autres, et si on fait faux bond à sa famille, alors, comme dans les clans siciliens, on perd, pas la vie mais tout le reste : sa raison de vivre. Dans cette famille, celui dont j'ai été le plus proche était sans doute Abdelmalek Sayad qui, dans ma jeunesse, fut un ami exceptionnel, non seulement sur un plan intellectuel mais aussi humainement, et qui m'a fait comprendre, en quelque sorte par l'exemple, ce qu'était l'anthropologie en tant que forme de relation et de

1. Luc Boltanski, *Le Bonheur suisse* (d'après une enquête réalisée par Isac Chiva, Ariane Deluz et Nathalie Stern), Paris, Éditions de Minuit, 1966.

regard sans arrêt en mouvement de l'intérieur vers l'extérieur et retour.

Donc j'allais dans le labo, rue Monsieur-le-Prince, au rez-de-chaussée. J'y allais tous les jours et j'y passais mes journées. On y croisait souvent Raymond Aron dont le bureau jouxtait celui de Bourdieu, une présence bienveillante, attentive à ce que nous faisons. C'était une famille, certes, mais gérée aussi un peu comme une entreprise. J'ai compris dans ce cadre qu'un certain sens de l'ordre et de la régularité et le fait d'être fiable étaient aussi nécessaires à la réalisation de recherches engageant plusieurs personnes pour une durée assez longue. Je m'étais construit, dans un recoin de la grande salle, une sorte de cabane avec des planches achetées au BHV pour aménager un endroit tranquille où travailler. Je faisais des enquêtes et les dépouillais, mais je n'enseignais pas. Après ma première opération des oreilles, Robert Castel, pour qui j'avais beaucoup de sympathie mais qui quitterait le labo assez vite, m'a proposé de donner deux heures de cours par semaine à l'université d'Amiens qui venait d'être créée. Cette proposition m'impressionnait beaucoup mais cet enseignement m'a servi d'apprentissage, ce qui m'a été très utile par la suite. L'étape d'après a été la mise en place d'un programme de sociologie de la médecine et du corps qui m'a occupé quelques années, avec notamment pour résultats *Prime éducation et morale de classe*¹, sur la puériculture, qui avait été ma thèse de troisième cycle soutenue en 1968, puis un long article sur la sociologie du corps publié dans *Annales*, qui faisait la synthèse d'un autre livre, jamais publié en français et dont j'ai perdu le manuscrit, mais paru en espagnol en Argentine et en portugais au Brésil. En 1970, j'ai été nommé maître assistant, ce qui était l'équivalent de maître de conférences, et donc mon statut était d'avantage stabilisé.

1. Luc Boltanski, *Prime éducation et morale de classe*, Paris, Mouton, 1969.

Comment s'invente la sociologie

A. E. : Comment était perçue ta judéité dans cette « famille » de sociologues ?

L. B. : Elle n'existait pas. Mais, au fond, peut-être que cela m'arrangeait. Pour moi, c'était compliqué : mon père avait été converti dans la trentaine par un prêtre catholique d'origine juive, proche de Jacques et Raïssa Maritain. Ma mère venait d'une famille catholique. Mais à peu près tous les amis de la famille étaient des Juifs, souvent communistes. Plusieurs d'entre eux avaient vu leurs proches assassinés par les nazis. Ma famille, en grande partie sous l'influence de ma mère, se considérait comme juive. Mais la famille de ma mère, donc mes oncles et tantes, n'était pas vraiment de cet avis, etc. Mon fils a raconté tout ça dans un livre¹. Donc le fait que, dans ce milieu professionnel ou plutôt cette famille que j'avais adoptée, les Juifs n'existaient pas, si je puis dire en tant que groupe, me délivrait d'un poids. Il n'y avait en cela rien qui aurait pu être de près ni de loin rapproché d'une forme d'anti-sémitisme. Les seuls êtres collectifs dignes d'exister dans ce contexte étaient les classes sociales et aussi un peu les Parisiens, par opposition aux provinciaux et surtout aux Méridionaux qui incarnaient une sorte d'authenticité, surtout s'ils étaient d'origine populaire. Donc, je taisais ma judéité, et je prenais l'accent du Midi, imitant Chamboredon et Bourdieu. Mais remarquez que du côté classes sociales, ce n'était pas sans problème non plus, surtout si on était identifié comme « intellectuel parisien » ce qui, finalement, était pire que « grand bourgeois » car ce dernier avait – au moins en tant que type social – quelque chose d'authentique dont le ci-devant « intellectuel parisien » était privé. Quand mon comportement était supposé trahir mon « appartenance de classe » ou des signes excessifs de prétention intellectuelle – si, par exemple, je faisais référence à mon intérêt pour la poésie –, c'était Chamboredon qui, en tant que compagnon, avait le devoir de me faire un

1. Christophe Boltanski, *La Cache*, Paris, Stock, 2015.

peu la leçon, histoire de me réformer et de favoriser mon intégration au groupe.

A. E. : Derrida n'apparaissait pas dans cet environnement ?

L. B. : Non. J'ai vu Derrida une fois dans un colloque à Lille où il y avait aussi Jean Bollack, et où Bourdieu et Derrida intervenaient. Mais je n'ai pas senti de proximité entre eux. La référence à Derrida ne figurait pas dans l'index qui était censé être le nôtre et je ne l'ai jamais entendu mentionné sinon parfois avec ironie. Et on le comprend facilement en lisant les dernières pages de *La Distinction*¹ qui sont consacrées à le critiquer. La pensée de la différence représentait un danger pour l'entreprise visant à ancrer la volonté de distinction dans l'universel. Par contre, la référence à Foucault était présente et quand j'ai commencé à travailler sur la médecine et le corps c'est, avec Canguilhem, le premier auteur que j'ai lu. Dans les années qui entourent 1968, les cercles les plus prestigieux se trouvent à l'École normale supérieure (ENS), plutôt en philo, autour d'Althusser. Pour un jeune normalien brillant, la sociologie n'était pas le premier choix.

J. L. : Et pour toi, la sociologie était un second choix ?

L. B. : Ce n'était pas un second choix par rapport à la philosophie, mais un second choix par rapport à la poésie : je n'étais pas assez bon et on ne peut pas en vivre.

J. L. : Revenons à ta vie au CSE.

L. B. : À partir de 1969, et jusqu'à 1976, j'ai travaillé avec Bourdieu, dans une très grande proximité. En 1972-1973, Bourdieu était à l'institut d'études avancées (Institute For Advance Studies, ou IAS) de Princeton, donc j'avais un peu un rôle d'intendant au labo, et je lui écrivais toutes les semaines sur ce qu'il se passait et j'ai été le voir pendant

1. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 578-583.

Comment s'invente la sociologie

près d'un mois à Princeton, où il était assez malheureux. À Princeton, j'ai fait la connaissance d'Albert Hirschman, que j'ai lu et qui est devenu, par la suite, l'un des auteurs qui m'ont le plus impressionné.

J. L. : Dans ce monde sans internet, comment s'organisait la communication ?

L. B. : À partir du moment où je suis devenu relativement important dans le labo, vers 1971, et quand je travaillais avec Bourdieu, je passais environ une à deux heures par jour au téléphone. Lorsqu'il était aux États-Unis, je lui écrivais de longues lettres, car le prix de la communication téléphonique était élevé.

J. L. : Si tu compares la façon de travailler de cette époque avec celle d'aujourd'hui, est-ce que tu dirais que le rythme de travail était plus lent ?

L. B. : Ce qui m'étonne, c'est que ce n'était pas plus lent. D'abord, j'étais plus jeune, et je me fatiguais moins vite. Il y avait, ensuite, une équipe administrative importante, et il y avait beaucoup plus d'aide que dans les laboratoires des années 2000. Par ailleurs, il n'y avait rien d'autre à faire que le travail de recherche : il y avait très peu d'enseignements, et très peu de tâches administratives. Il n'y avait pas non plus de présentation externe des travaux, d'interviews à donner à la presse ou à la radio après une publication. C'était un travail de recherche à temps plein, dans des conditions que je n'ai jamais retrouvées par la suite. En 1974-1976, je me suis occupé de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*. Je travaillais de 9 heures du matin jusqu'à minuit, car je continuais en outre à écrire pour la revue.

J. L. : Quels étaient les signes de reconnaissance du travail accompli ?

L. B. : Il me semble que, au moins au niveau qui était le mien, la reconnaissance recherchée était seulement celle des

pairs et des maîtres les plus proches. Donc assez peu une reconnaissance médiatique ou internationale ou même des instances universitaires anonymes. On n'y pensait pas. On cherchait la reconnaissance de gens que l'on connaissait plus ou moins et que l'on admirait.

A. E. : Pour quelles raisons as-tu quitté le CSE ?

L. B. : Je me suis progressivement éloigné du CSE et du cœur de l'équipe que dirigeait Bourdieu, à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Durant cette période différents désaccords, surtout théoriques mais aussi organisationnels et de personnes, n'ont plus permis que je continue d'assurer le travail que je menais auprès de Bourdieu, dans le fonctionnement du labo et dans la direction de la revue. Il y a eu une sorte de crise, ce qui arrive très souvent dans la vie des groupes de recherche, surtout si les relations y sont affectivement intenses. J'ai essayé de comprendre ce qui se passait et la lecture de René Girard m'a bien aidé. Ce qui m'arrivait me devenait intelligible en l'interprétant à partir de la théorie du désir mimétique qui est au cœur de son œuvre¹. Cela m'a beaucoup coûté et j'aurais eu du mal à m'en sortir sans le soutien de Rosine Christin qui subissait le même sort. Elle était documentaliste, elle avait fait Sciences Po et travaillait dans un service de la Maison des sciences de l'homme (MSH) avec Anne-Marie Métailié (devenue depuis lors éditrice) où elles étaient supposées faire des « annuaires de la recherche » destinés à devenir obsolètes dès leur parution. Clemens Heller, qui avait créé avec Fernand Braudel la Fondation Maison des sciences de l'homme, avait accepté qu'elle vienne au laboratoire pour s'occuper de la revue ; elle est devenue secrétaire de rédaction d'*Actes de la recherche en sciences sociales*. C'est elle qui a apporté l'idée de la bande dessinée dans la revue, elle était mariée avec Pierre Christin, l'auteur

1. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.

Comment s'invente la sociologie

notamment de *Valérian* avec Jean-Claude Mézières. Je n'ai jamais vu quelqu'un avoir le sens du document à ce point-là, elle était géniale¹.

À l'automne 1976, au moment où je dois abandonner mon activité dans le fonctionnement d'*Actes*, et où je me trouve marginalisé dans le laboratoire, je dispose de beaucoup de temps libre pour la recherche et je commence donc à travailler sur ce qui allait devenir *Les Cadres* en 1981². Sur le plan professionnel, cette mise à l'écart a finalement été plutôt bénéfique. N'ayant plus d'enseignement à donner ni d'occupations administratives dans le labo, cela m'a libéré beaucoup de temps, que j'ai employé à ne faire qu'un travail de recherche et, plus précisément, à écrire cette thèse d'État enregistrée sous la direction de Pierre Ansart. Cela a été une grande chance de faire sa connaissance. Ansart était non seulement un excellent sociologue et historien de la sociologie, mais aussi une personne chaleureuse et d'une exceptionnelle générosité.

Rétrospectivement, il m'apparaît que ces six ou sept années, disons 1977-1984, ont été cruciales dans ma vie professionnelle, dans ma façon de faire de la sociologie et, indissociablement, dans ma vie personnelle. C'est l'époque où mes amis de jeunesse du CSE se sont, pour la plupart, éloignés de moi et où j'ai rencontré ceux qui allaient compter désormais parmi mes plus proches amis, et cela jusqu'à aujourd'hui ou, au moins, pour trois d'entre eux – Michael Pollak, Alain Desrosières et Bruno Latour – jusqu'à leur mort, et aussi ceux avec lesquels j'ai le plus partagé sur le plan intellectuel. Il s'agit, si je puis dire, dans « l'ordre d'entrée en scène » – comme au théâtre – de Michael Pollak, Alain Desrosières,

1. J'ai raconté comment la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* avait commencé et, notamment, le rôle joué dans sa création par Rosine Christin dans : Luc Boltanski, *Rendre la réalité inacceptable*, Paris, Points Seuil, 2022 (2008).

2. Luc Boltanski, *Les Cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Éditions de Minuit, 1982.

Laurent Thévenot, Élisabeth Claverie, Bruno Latour et aussi de Jeanne Favret-Saada dont j'ai lu *Les Mots, la mort, les sorts*¹ à peu près en même temps que je lisais *Irréductions*² de Bruno Latour – deux textes qui m'ont semblé stupéfiants – avant de faire sa connaissance par l'intermédiaire d'Élisabeth Claverie avec qui elle travaillait depuis longtemps et de me lier d'amitié avec elle. En revenant sur cette époque, je mesure à quel degré mes choix et mes investissements intellectuels ont été liés à des engagements personnels, c'est-à-dire à la formation de liens qui valaient pour eux-mêmes, sous différents rapports, avant d'être envisagés sous leur dimension professionnelle à proprement parler. Mais je pense que c'est à peu près toujours le cas des entreprises intellectuelles quand elles prennent une telle place.

A. E. : Vous étiez tous de la même génération ?

L. B. : À peu près. Alain et moi avions quelques années de plus. Mais nous nous sentions tous, je crois, de la même génération intellectuelle. Je croisais Michael Pollak depuis assez longtemps au CSE, et nous avons très vite établi des relations très amicales. Mais quand se profila la formation du GSPM (le Groupe de sociologie politique et morale) – le groupe que nous allions créer et dans lequel nous allions travailler de nombreuses années –, il fut un de ceux, avec également Fanny Colonna, qui décidèrent de rejoindre notre petite dissidence. Michael était non seulement un chercheur rigoureux et inventif mais c'était aussi une personne exceptionnelle sur le plan humain, dont la droiture et le courage, qui sont des qualités indispensables pour mener à bien des recherches sur d'autres

1. Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

2. J'ai eu la chance de lire *Irréductions* sur manuscrit assez longtemps avant que ce texte ne soit publié dans le même volume que *Les Microbes. Guerre et paix*, sous une première forme, par les éditions Métailié en 1984.

Comment s'invente la sociologie

êtres humains, étaient sans failles. En témoigne particulièrement, pour moi, l'un de ses livres les plus importants, *L'Expérience concentrationnaire*¹. C'est par mon intermédiaire qu'il avait rencontré l'une des trois femmes dont le récit est au centre de ce livre, Myriam, que ma mère avait connue pendant ses études de médecine et qui était restée l'une de ses meilleures amies. La mort de Michael, atteint du sida, en 1992, une maladie contre laquelle il avait engagé toutes ses forces personnelles et collectives, a laissé un grand vide dans notre groupe.

J. L. : Lorsque j'étais étudiante, Alain Desrosières m'a toujours semblé l'une des figures majeures du GSPM, pourtant il n'en était pas membre, et il était en même temps lié à d'autres espaces théoriques de la sociologie. Quels étaient tes liens avec lui ?

L. B. : J'ai fait vraiment la connaissance d'Alain Desrosières (j'avais entendu parler de lui, mais je ne l'avais pas vraiment fréquenté jusque-là) vers 1977-1978, époque à partir de laquelle il participe activement aux activités du CSE, de deux façons. D'une part en travaillant à une grande enquête menée à Amiens et centrée sur les classes sociales, dont j'ai un peu oublié les détails. Et, d'autre part, surtout, en travaillant sur l'histoire des classifications et, particulièrement, des catégories socioprofessionnelles, un domaine dans lequel je m'étais moi-même plongé en travaillant sur les cadres. Nous avons donc vite convergé. J'ai énormément appris de cette relation avec Alain qui était un véritable puits de science dans les domaines de la statistique et des probabilités et un excellent pédagogue – capable d'expliquer clairement, par exemple, la différence entre les probabilités au sens fréquentiste et les probabilités dites subjectives et le rôle joué par Bernouilli dans cette

1. Michael Pollak, *L'Expérience concentrationnaire*, Paris, Éditions Métailié, 1990.

affaire¹ – et qui était aussi sans doute la personne à la fois la plus modeste et la plus généreuse qu’il m’a été donné de connaître dans ce métier. Loin de garder ses connaissances – aux deux sens du terme – pour lui, son plaisir principal était, d’une part, de transmettre son savoir et, de l’autre, de mettre en rapport les personnes qu’il connaissait et appréciait en les aidant à hybrider leurs compétences pour créer du nouveau. Il était viscéralement antidogmatique, il pensait que le nouveau naissait du rapprochement des contraires et rejetait les antagonismes radicaux comme étant contraires à l’innovation. C’est pour cela qu’il avait à la fois un pied dans le CSE, tout en étant très actif dans la constitution du GSPM. Très vite nous avons commencé à travailler ensemble, à discuter énormément, et aussi à nous retrouver le dimanche à la patinoire de Boulogne, où Alain habitait en ce temps-là. Ayant des enfants à peu près du même âge, nous poursuivions nos discussions tout en les regardant glisser sur la glace.

A. E. : Il t’a aussi fait rencontrer Laurent Thévenot.

L. B. : Oui, c’est par l’intermédiaire d’Alain Desrosières que j’ai fait la connaissance de Laurent Thévenot qu’il avait introduit dans les parages du CSE. Il menait avec Alain des recherches à l’INSEE qui visaient à comprendre le travail cognitif complexe que faisaient les employés qui avaient à charge la codification des enquêtes, au lieu de les considérer

1. Alain Desrosières a écrit un livre majeur (*La Politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 1993) sur l’histoire de la méthode statistique et des usages auxquels elle a donné lieu. Dans ce livre, il analyse notamment la façon complexe dont se sont articulées deux opérations : le dénombrement, souvent réalisé sous l’égide d’États, et le calcul des probabilités. Et, dans le cas de ce dernier, les tensions, qui sont toujours vivaces, entre les interprétations subjectivistes (le calcul des probabilités concerne des degrés de croyance) et l’optique fréquentiste qui tend à faire de la probabilité et de la fréquence de leurs états successifs, une quasi-propriété des objets au même titre par exemple que leur masse.

comme des quasi-machines cantonnées à des tâches de routine. Dans cet esprit, pour tester la réalité sociale et psychologique des catégories socioprofessionnelles (CS), Laurent Thévenot et moi avons entrepris une recherche sur la façon dont des personnes dites ordinaires s'orientaient dans l'espace de la classification des catégories socioprofessionnelles et, plus généralement, dans l'espace social, qui fut publiée en article (en anglais) sous le titre « Finding One's Way in Social Space. A Study Based on Games »¹. Et, en effet, cette recherche reposait sur un matériel obtenu par des méthodes quasi expérimentales auprès de petits groupes auxquels étaient proposés des jeux de classification et de déchiffrement de l'identité sociale. Nous avons proposé ces jeux sous forme de sessions à différentes institutions et je dois dire que ce travail nous avait beaucoup amusés. Cet aspect ludique du travail intellectuel a joué un rôle important dans la complicité qui nous a par la suite permis de travailler presque quotidiennement ensemble pendant plusieurs années.

A. E. : C'est aussi à cette époque que tu as rencontré Bruno Latour ?

L. B. : La rencontre avec Bruno Latour s'est faite différemment parce qu'il ne fréquentait pas le CSE. Elle a été fondamentale. Il était plus drôle et plus vivace que la plupart de mes collègues. Dans les relations de travail, le fait de pouvoir rigoler est tout à fait central. C'était pareil avec Bourdieu, qui pouvait être très drôle et de même avec Desrosières et Thévenot. Bruno était donc super et c'était super de discuter avec lui, même en étant en désaccord. Il avait eu, si mes souvenirs sont bons, un bref contact avec Bourdieu qui avait vite mal tourné, Latour n'ayant aucunement le projet de devenir bourdieusien. Ma rencontre avec Bruno s'est faite en dehors

1. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, « Finding One's Way in Social Space. A Study Based on Games », *Information sur les sciences sociales*, vol. 22, n° 4-5, p. 19-41, 1983.

du travail proprement dit et en quelque sorte par relations. J'avais une amie proche, Dominique Le Vaguerese (qui a fini par accepter de m'épouser quelques dizaines d'années plus tard), qui était psychanalyste. Elle était également très liée à ma mère bien qu'ayant l'âge d'être sa fille ou sa petite-fille, à mon frère Christian ainsi qu'à la compagne de ce dernier, l'artiste Annette Messenger pour qui elle a souvent joué le rôle de modèle. Celui qui était alors le mari de Dominique, qui était également psychanalyste avait eu l'idée, à l'automne 1978, d'organiser chez lui une sorte de club de réflexion, où il avait invité Bruno Latour et moi-même. Il avait entendu parler de Bruno Latour car Chantal Latour, son épouse, était une très bonne amie de Dominique. Elles avaient fait ensemble un journal, *Mathusalem*, qui luttait pour la défense des personnes âgées – un peu sur le modèle des « Panthères grises » américaines – et c'est à cette occasion que Dominique avait rencontré ma mère qui écrivait un livre sur la vieillesse (publié sous le titre *L'Âge scandaleux* et, comme tous ses autres livres, sous le pseudonyme d'Annie Luran) ainsi que Christian et Annette qui lui avaient donné des œuvres qu'elle avait reproduites en couverture de *Mathusalem*. Le projet de club n'a pas abouti, mais au cours de cette soirée Bruno et moi avons sympathisé. Nous sommes devenus proches. Bruno était très sociable. Il organisait parfois des petites fêtes où il m'invitait (je me souviens au cours de l'une d'entre elles, costumée, d'avoir vu Michel Serre dansant déguisé en empereur romain, ce qui lui allait très bien). Surtout, nous avons échangé et nous nous sommes lus. Puis, quand Laurent Thévenot et moi avons créé le GSPM, nous nous sommes rapprochés du Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI), où Bruno Latour s'était établi et qu'il dirigeait à l'École des mines, avec Michel Callon et Antoine Hennion.

Les deux labos, le GSPM et le CSI, sont devenus de plus en plus proches au cours des années 1990, avec des séminaires communs, des échanges d'étudiants, des rencontres et des colloques, des discussions et partages de problématiques, etc. Au

fil du temps, ils se sont quasiment jumelés. C'est dans cette atmosphère intellectuelle du milieu des années 1980, au cours duquel nous nous sommes rapprochés aussi de chercheurs du Centre d'études des mouvements sociaux (CEMS) qui ont également joué un rôle important, que s'est mise en place une façon de faire de la sociologie connue maintenant sous le nom de sociologie pragmatique. Ce terme renvoie à une constellation de références théoriques et de pratiques qui avaient en commun de rompre avec les approches alors dominantes associant la référence obligée à des macrocatégories historiques, souvent d'inspiration marxiste ou fonctionnaliste, et des méthodes fortement inspirées du positivisme, ce qui conférait au chercheur une position de maîtrise par rapport à des acteurs victimes d'illusion. Nous voulions, en prenant modèle sur le geste initial de la phénoménologie, revenir aux choses mêmes, c'est-à-dire, en l'occurrence, renouer avec l'empirisme en analysant la façon dont les acteurs eux-mêmes contribuaient par leurs actions à agencer les situations dans lesquelles ils se trouvaient plongés.

J. L. : Pourquoi Bruno Latour et toi n'avez-vous pas créé un laboratoire ensemble ?

L. B. : Parce que Bruno Latour n'était pas à l'EHESS. Une fois – autant que je me souviens, c'était au tout début du XXI^e siècle –, il y a eu à l'EHESS un comité de recherche de candidatures suscitées par l'institution sur le modèle de ce qui se fait dans les universités américaines. Il y a eu à ce sujet des discussions auxquelles j'ai participé. J'ai tout de suite proposé le nom de Bruno Latour. Mais cette idée, qui pour moi était évidente, n'a pas été bien accueillie car évoquer le nom de Bruno Latour déclenchait des mouvements irrationnels particulièrement d'ailleurs chez des universitaires qui se présentaient comme des modèles de rationalité. On lui reprochait je crois de « ne pas croire à la science » alors qu'il était sincèrement et joyeusement scientifique, bien que pas à la façon un

peu naïve de certains sociologues qui se croyaient toujours au XIX^e siècle.

La proximité entre le GSPM et le CSI a été renforcée par le fait qu'une anthropologue nouvellement entrée au CNRS, Élisabeth Claverie, est venue rejoindre le GSPM dès sa formation en 1984-1985. Élisabeth avait collaboré, sur certains terrains, avec Sabine Chalvon-Demersay, elle-même parente proche de Bruno, et Bruno et Élisabeth avaient de nombreux intérêts croisés, bien sûr dans le domaine de l'anthropologie mais aussi dans celui de la théologie. En effet, Élisabeth entreprenait alors, après avoir fait, avec Pierre Lamaison, une anthropologie historique de la violence au Gévaudan¹, un travail d'anthropologie religieuse qui allait la conduire à prendre pour terrains d'observation et d'analyse des pèlerinages sur des lieux d'apparition de la Vierge et, particulièrement à Medjugorje en Bosnie-Herzégovine, qui devait aboutir à la publication d'un ouvrage, *Les Guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*². Un ouvrage qui allait révolutionner l'anthropologie religieuse. Plus généralement, l'inventivité d'Élisabeth Claverie et sa familiarité avec des mouvements qui étaient alors en train de changer l'anthropologie jouèrent un rôle moteur dans l'espèce de synthèse un peu sauvage, entre sociologie, anthropologie et philosophie, qui se formait au GSPM. J'ai été très touché quand Bruno nous a dédié à Élisabeth (devenue mon épouse) et moi, *Nous n'avons jamais été modernes*, en 1991.

A. E. : Tu t'es donc définitivement éloigné du CSE à cette époque ?

L. B. : J'eus également la chance, durant cette période, de faire un séjour de recherche au Center for European Studies

1. Élisabeth Claverie et Pierre Lamaison, *L'Impossible Mariage. Violence et parenté en Gévaudan*, Paris, Hachette, 1983.

2. Élisabeth Claverie, *Les Guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.

de Harvard, grâce à l'aide de Martha Zuber qui jouait un rôle de passeur entre Harvard et le Centre de sociologie des organisations (CSO) que dirigeait Michel Crozier, et de m'immerger dans un monde universitaire différent où je fis la connaissance de sociologues, d'économistes ou d'historiens comme, par exemple, David Stark ou Charles Sabel, qui ont poursuivi leur carrière à Columbia à New York, avec lesquels je suis resté lié. *Les Cadres* fut publié à l'automne 1982 aux Éditions de Minuit dans la collection « Le sens commun » que dirigeait Bourdieu. La même année, je fus nommé directeur d'études à l'EHESS. Je devenais donc autonome sur le plan universitaire c'est-à-dire ayant le droit administratif de diriger des mémoires et des thèses et d'encadrer des étudiants dans un séminaire dont j'avais la responsabilité.

Mais, administrativement, je dépendais toujours du CSE. Le problème était que les recherches que j'avais entreprises, après *Les Cadres*, s'écartaient de plus en plus des domaines et surtout des orientations théoriques de ce labo, comme s'en écartaient également les chercheurs avec lesquels je collaborais et mes étudiants. À cette époque, je travaillais sur la notion d'affaire et sur les dénonciations d'injustice qui sont analysées dans « La dénonciation », le dernier de mes textes qui ait été publié, avec quelques réticences, début 1984, dans *Actes de la recherche*¹. Je souhaitais donc mettre en place une petite équipe autonome, et c'est devenu le GSPM. C'est dans le cadre de ce nouveau groupe que Laurent Thévenot et moi avons entrepris, avec plusieurs thésards et de jeunes chercheurs qui nous avaient rejoints², les enquêtes ayant accompagné la construction du modèle des économies de la grandeur, exposé

1. Ce texte a été repris dans : Luc Boltanski, *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Gallimard, Folio Essais, 2011 (1990).

2. Je pense particulièrement à Claudette Lafaye, Philippe Corcuff et Francis Chateauraynaud, qui ont soutenu leur thèse fin 1991 et, parmi les jeunes chercheurs, à Nicolas Dodier, Jean-Louis Derouet et André Wissler.

dans *De la justification*, livre publié dans sa première version en 1988 et dans sa version définitive en 1991.

A. E. : Quand j'étais étudiant au GSPM à la fin des années 1990 et au début des années 2000, on avait le sentiment que *De la justification*¹ était l'œuvre matricielle du laboratoire, et elle a d'ailleurs fait l'objet d'un colloque à Cerisy en 2001, dont est issu le volume *Compétences critiques et sens de la justice*². Est-ce que c'est ainsi que vous l'aviez conçue ?

L. B. : Oui, parce qu'on a mis en place dès 1984-1985 les terrains et la théorie de *De la justification*. J'accompagnais Claudette Lafaye qui avait un contrat pour travailler sur la mairie d'Amiens où j'allais une fois par mois. Francis Chateauraynaud, Philippe Corcuff, Nicolas Dodier, etc., étaient de jeunes chercheurs qui ont participé à l'ouvrage collectif *Justesse et justice dans le travail*, publié en 1989. Tous ces travaux communs étaient exposés et discutés dans notre séminaire. Laurent Thévenot et moi nous étions mis d'accord pour publier un premier texte rapidement. Ensuite, nous avons repris ensemble le chantier, pour aboutir au livre *De la justification*. Notre éditeur, Éric Vigne, chez Gallimard, avec qui nous avons signé un contrat, a dû nous l'arracher, nous n'arrivions pas à cesser de lui ajouter des pages. Ce que nous avons d'ailleurs continué à faire en écrivant il y a deux ans une énorme préface pour l'édition brésilienne, préface qui a été reprise en français dans la dernière édition (2022) Gallimard/Tel de ce livre. Je pense que le livre serait passé inaperçu, tant il différait des textes de la science sociologique normale, si Paul Ricoeur, à qui nous avons envoyé le livre, ne l'avait pas apprécié au point d'écrire un long papier publié dans *Le Monde des livres* à la fin d'août 1991. Grâce à ce texte, *De la justification* a commencé

1. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 2022 (1991).

2. Marc Breviglieri, Claudette Lafaye et Danny Trom, *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009.

à être lu et d'abord surtout par des philosophes plutôt que par des sociologues. C'était juste avant que je parte pour un an à l'IAS à Princeton, sur la proposition d'Albert Hirschman où j'ai eu la chance de participer au séminaire de Michael Walzer. À Princeton, où il n'était pas très facile de mener des enquêtes mais où les bibliothèques sont excellentes, j'ai écrit *La Souffrance à distance*¹ qui est surtout basé sur l'analyse de textes. Je pensais que Michael Pollack reprendrait le labo, mais après la mort de celui-ci, c'est Laurent Thévenot qui m'a succédé à la direction du labo. De retour à Paris, fin 1992 j'ai écrit « La présence des absents », qui était un complément empirique de *La Souffrance à distance*, puis je me suis lancé, avec Ève Chiapello, qui avait fait son master avec moi, puis une thèse de gestion à Dauphine et qui enseignait le contrôle de gestion à HEC, dans le chantier qui devait aboutir au *Nouvel Esprit du capitalisme*² publié fin 1999. Cela nous a pris cinq ans, c'était un gros travail, mais j'étais déchargé de la gestion du labo et j'avais réorienté mon séminaire autour de ce thème de recherche. Pendant ces cinq années, je crois n'avoir rien publié.

J. L. : As-tu l'impression qu'entre la période dans le laboratoire de Bourdieu et celle du GSPM, les épreuves de la reconaissance du travail de sociologue ont changé ?

L. B. : Je ne m'en suis jamais beaucoup occupé. Ce n'est pas pour faire le modeste. J'ai toujours considéré que faire des recherches, enseigner et écrire des livres, là s'arrêtait mon job. Je n'ai jamais fait de gestion ni participé à des commissions, sauf si j'y étais obligé. Je n'ai pas non plus été capable de lever des fonds, en répondant à des appels d'offres, ce qui d'ailleurs

1. Luc Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique, suivi de La Présence des absents*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2007 (1993).

2. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011 (1999).

a nui à mon labo. J'écrivais des livres parce que je n'avais pas accès facilement à des revues pour y publier des articles. En outre, je tenais aussi à garder d'autres activités, y compris d'écriture, en marge de la socio. Donc je n'avais pas le temps de m'occuper de la mise en valeur publique de mon travail, ce qui était pourtant devenu nécessaire pour satisfaire les nouvelles normes de reconnaissance. Le problème, ce n'était pas la reconnaissance, mais déjà, si je puis dire, la connaissance : que ce que je faisais soit tant soit peu lu par des collègues. Heureusement, j'ai eu la chance d'avoir trois éditeurs : Jérôme Lindon aux éditions de Minuit, puis Anne-Marie Métailié et enfin Éric Vigne, chez Gallimard. C'est eux qui ont fait connaître mon travail et je leur dois énormément. Chaque livre a fini par faire son chemin, quelquefois en dix ou vingt ans. J'ai également eu la chance, notamment grâce aux échanges d'invitation que favorisait l'EHESS, de collaborer avec des collègues d'universités étrangères qui ont beaucoup fait à la fois pour m'ouvrir à de nouvelles problématiques et pour faire connaître nos travaux. Cela a été particulièrement le cas de Simon Susen, de la City University de Londres, avec qui j'ai discuté la plupart de mes travaux depuis une vingtaine d'années¹. Mais je devrais citer aussi de nombreux autres collègues qui ont su faire pénétrer les thèmes développés au GSPM dans les contextes universitaires où ils menaient leurs recherches.

A. E. : Pierre Bourdieu et toi aviez gardé des contacts depuis son entrée au Collège de France et la naissance du GSPM ?

L. B. : Une fois que j'ai été élu directeur d'études, nos relations se sont stabilisées. Lui-même était au Collège et au sommet de sa notoriété et son anxiété avait diminué. Quant à moi, j'essayais de développer les approches qui m'intéressaient et qui, bien souvent, s'écartaient beaucoup de celles que

1. Voir notamment : Simon Susen, Bryan S. Turner (éds), *The Spirit of Luc Boltanski. Essays on the Pragmatic Sociology of Critique*, Londres, Anthem Press, 2014.

Bourdieu avait développées, et dans lesquelles j'avais été formé. Mais je n'ai jamais publié de textes explicitement critiques à l'égard de Bourdieu ni surtout de pamphlet le visant personnellement. C'est quelque chose qui m'aurait été impossible. Il est normal qu'en sociologie différentes approches se développent et qu'elles s'opposent les unes aux autres, parfois avec âpreté. Ce qui est regrettable, c'est que leurs relations prennent des formes agressives, ce qui est beaucoup moins le cas dans d'autres contextes universitaires et ce qui, en France, marque la trace de la tradition des avant-gardes qui se voulaient indissociablement esthétiques et politiques. Il faut bien avouer que Bourdieu lui-même n'a pas hésité souvent à utiliser le style pamphlétaire, qu'il maniait d'ailleurs très bien. Mais il n'a, à ma connaissance, jamais mis en œuvre cette compétence contre des chercheurs qui avaient été proches de lui.

Après la publication de *De la justification*, Rosine Christin, qui était devenue la principale collaboratrice de Bourdieu, et que je continuais à voir régulièrement à ménagé, avec son élégance habituelle, une entrevue entre nous qui paraissait due au hasard. J'ai dit à Bourdieu que ce que je faisais était, à ma façon et sous certains rapports, le prolongement de ce que j'avais appris en travaillant avec lui, et que j'étais donc une sorte de disciple un peu déviant mais malgré tout assez fidèle. Mais je ne suis pas sûr de l'avoir convaincu. Notre différence n'avait pourtant pas un caractère personnel ni politique. Je m'étais beaucoup amusé en travaillant avec lui et politiquement j'étais, disons, globalement d'accord. C'était vraiment une différence sur le terrain de la théorie sociologique.

A. E. : Ces contacts entre Bourdieu et toi n'étaient pas connus, ni du côté de Bourdieu, ni du tien, au-delà de Rosine Christin ?

L. B. : Oui, c'était une relation à part. C'était comme des ex (rires). J'ai toujours pensé que les relations professionnelles intenses ressemblaient à des relations amoureuses. Il ne faut pas avoir une crise professionnelle en même temps qu'une

crise amoureuse, il faut les alterner si on veut éviter de se retrouver à l'hôpital. J'ai eu de la chance de n'être pas fâché avec les personnes que j'ai aimées professionnellement ou amoureusement, car je considère que c'est une chose qu'on doit à la vie de garder de bons contacts.

A. E. : Comment s'est terminée l'existence du GSPM ?

L. B. : Le GSPM a généré ses propres conflits internes comme c'est souvent le cas dans les groupes au bout d'un certain nombre d'années, disons dix ou vingt ans. Un beau jour, la direction du labo a décidé, sans m'en parler, de le fermer pour en créer un autre, où je n'avais plus ma place. De fil en aiguille, je me suis orienté vers un nouveau labo, l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux¹ (IRIS), qui a bien voulu m'accueillir. C'est dans le cadre de l'IRIS et en faisant équipe avec Arnaud qui est devenu ensuite directeur de l'IRIS, qu'ont été produits *Enrichissement* puis *Qu'est-ce que l'actualité politique ?*, l'un et l'autre accueillis par Éric Vigne dans sa collection chez Gallimard. En 2017, Pierre-Cyrille Hautcœur, alors président de l'EHESS, m'a demandé de prononcer la conférence Marc Bloch, ce qui était une belle façon de tourner la page sur cette période.

A. E. : Et toi, Jeanne, comment es-tu devenue sociologue ?

J. L. : Je suis arrivée à la sociologie après quelques détours, notamment par la géographie. J'étais en filière scientifique au lycée Fénelon, à Paris. Après mon baccalauréat, alors que ce qui m'intéressait était les mathématiques, je suis allée en hypokhâgne puis en khâgne littéraire dans le même lycée, Fénelon – globalement par manque de confiance dans mes capacités en maths. Je me suis laissée intimider par le récit selon lequel cette discipline est réservée aux génies. Je me suis retrouvée

1. L'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS), est un laboratoire du CNRS, de l'EHESS, de l'Inserm et de l'université Sorbonne-Paris-Nord, créé par Alban Bensa et Didier Fassin.

dans une filière littéraire contre toute attente. Il y a bien sûr une dimension de genre ici que je ne percevais pas alors. J'aime les raisonnements : la philosophie, l'histoire et la géographie me plaisaient beaucoup, j'avais moins d'attrait pour les lettres. Je n'ai pas réussi le concours de l'ENS que j'ai présenté en histoire et géographie. J'en ai été très meurtrie. Ce n'était pas des années épanouissantes, j'ai surtout beaucoup travaillé alors que j'aurais pu m'amuser davantage, entre 17 et 20 ans ! Le fait de rater m'a déprimée, et j'ai mis longtemps à m'en remettre. Ce qui m'attirait le plus alors était la géographie. Je me suis inscrite en licence dans cette discipline. J'avais déjà quasiment passé tous les examens en fin d'année de khâgne, j'avais peu d'heures de cours, et pour gagner de l'argent j'ai travaillé une année au Crédit lyonnais comme guichetière.

J'ai passé le concours de Sciences Po, que j'ai réussi, en même temps que je faisais une maîtrise de géographie. Ce que j'ai préféré à Sciences Po, ce sont les six mois que j'ai passés à Taïwan, car j'avais fait du chinois depuis le collège, et ça me passionnait. J'imaginai la possibilité de faire ma vie en Asie. J'ai donc passé quelques années sans savoir très bien ce que j'allais faire. Cependant, par la géographie, je suis arrivée à la sociologie (en réalité très proche de la géographie dite humaine). À Sciences Po, j'ai suivi quelques cours de sociologie, qui me stimulaient beaucoup. En général je n'étais absolument pas d'accord avec ce qu'il s'y disait, je trouvais que les enseignants ne donnaient pas assez d'importance aux classes sociales. Je m'impliquais énormément dans ces cours et je me suis vite rendu compte que c'était dans cette voie que je voulais poursuivre. J'ai décidé de passer l'agrégation de sciences sociales.

A. E. : Comment as-tu rencontré Luc ?

J. L. : Lors de la préparation de l'agrégation, la sociologie et l'économie m'intéressaient autant. M'orienter vers la sociologie économique était un moyen d'allier les deux disciplines,

et la banque, où j'avais travaillé quelques années plus tôt, m'est apparue comme un terrain d'étude parfait pour poser des questions sociologiques sur l'économie, d'autant que j'ai rapidement vu qu'il avait été peu travaillé. J'ai rédigé un projet de diplôme d'études approfondies (DEA, équivalent de la seconde année de master actuelle), et je suis d'abord allée voir une chercheuse qui travaillait sur les pratiques économiques. Elle voulait transformer le projet que je lui proposais, et elle était embêtée que je sois enseignante au lycée car elle ne souhaitait pas que je fasse un DEA en deux ans, comme j'en avais le droit puisque j'avais décidé de prendre mon poste à plein temps, ça ne convenait donc pas.

L'année avant le concours, j'avais lu *Le Nouvel Esprit du capitalisme*. Cette lecture a été une révélation, notamment la partie de l'introduction qui reprenait *De la justification*. J'ai eu la même impression que lorsqu'on lit un texte d'un grand écrivain qui décrit des sensations qu'on a déjà rencontrées mais qu'on ne savait pas décrire. J'ai eu une impression de familiarité, d'une façon de concevoir le monde que je trouvais brillante et avec laquelle j'étais en accord complet. Et c'était aussi une façon de défaire les verrous qui jusque-là me dérangeaient dans la sociologie. L'idée qu'il y a un pluralisme de valeurs et que les gens, même ceux qui nous paraissent les pires, donnent des justifications à leurs actions, on peut dire que c'est comme ça que j'ai été élevée. Pas dans une tolérance béni-oui-oui, mais dans le fait de ne jamais penser qu'on a raison *a priori*, et d'accorder à l'autre le respect, d'entendre pourquoi il pense ce qu'il pense. Après que la chercheuse que j'étais allée voir a refusé mon projet, j'avais une occasion en or d'écrire à Luc Boltanski – ce que je n'osais pas faire jusque-là. Mon compagnon, Pap Ndiaye, qui était alors maître de conférences à l'EHESS, m'a encouragée en me disant que même les professeurs très connus sont contents que les étudiants les sollicitent. J'étais sur le quai de la gare à Rouen où j'ai passé mon année de stage à l'IUFM, et Luc m'a appelée